

Notre langue, un espace culturel à habiter

Isabelle L'Italien-Savard

Number 130, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

L'Italien-Savard, I. (2003). Notre langue, un espace culturel à habiter. *Québec français*, (130), 19–19.

NOTRE LANGUE, UN ESPACE CULTUREL À HABITER

PAR ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

gagent des miasmes auxquels succombent les plus faibles ; les salles lourdement dorées, sonores, semblent vides, même meublées ; le manque de cabinets ; le surpeuplement, tout cela se combine pour faire comprendre pourquoi la reine, n'entendant que peu de chose à la politique (comme le roi d'ailleurs) a préféré se retirer au Petit Trianon et à son Hameau, se composant un monde chimérique. Elle ne se réveille que sous la menace venant du dehors. D'après sa lectrice-adjointe, la Reine saisit tout de suite le danger dans lequel le roi plonge sa famille, par son indécision d'agir fermement devant la révolte qui dégénérera en Révolution. Laborde raconte, dans une langue et un style magnifiques et redevables à l'Ancien Régime, où les horreurs sont rarement décrites mais plutôt effleurées, le monde derrière les grilles de Versailles. C'est le sauve-qui-peut général : les courtisans quittent en pleine nuit, d'autres arrivent pour se placer sous la protection d'un souverain qui a déjà perdu le pouvoir sans s'en rendre compte. Jusqu'au 14 juillet, Laborde n'avait vu et admiré qu'une jeune femme rêveuse, avec une passion pour ses enfants, les bijoux et les beaux tissus, les robes magnifiques. Quand le roi, insouciant malgré la prise de la Bastille, l'assassinat du gouverneur de Launay, le renvoi des troupes étrangères, la pression pour faire revenir Necker, dévore lors de son déjeuner, le 16 juillet, une étonnante quantité de nourriture (p. 188), son repas prend fin quand une créature sortie de la lie du peuple lui jette une assiette de fer sur laquelle reposent des épilures de pommes, des touffes de poil et un rat mort. Mais le roi décide de rester. Il ne sait pas — la reine l'a deviné tout de suite — que la survie de tous dépend d'une fuite rapide. Les bagages seront défaits puisqu'il n'y a pas de carosse convenable, puisque personne n'a été désigné pour les accompagner à Metz. Mais la reine convainc sa favorite, la belle Gabrielle de Polignac (qui mourra de chagrin peu d'années plus tard en exil), de partir, puisque son nom fait partie de la *Liste des 286 têtes à faire tomber*, la première d'une longue série d'autres listes, interminables, qui ne s'arrêteront qu'à la fin de la Terreur, en 1795.

Le grand mérite de ce premier roman de Chantal Thomas (Prix Femina 2002), est celui d'avoir fait revivre Versailles. L'auteure, dont l'érudition ne se fait jamais lourde, peint le tableau d'une société réglée comme un chef-d'œuvre d'horlogerie, certes, mais dont le ressort est une pièce empruntée, étrangère au mécanisme. Si les rouages se détachent, la faute en revient à l'horloger, pas à la pièce... Le second mérite consiste à détruire un mythe, tenace à l'extrême : Marie-Antoinette n'est ni une tête folle ni la reine méprisante le peuple, mais la fille d'une mère dont l'ombre l'accompagne partout, et surtout dans ses dernières heures. Le couple royal n'a jamais pu s'affranchir de ses parents. En cela, le roman de Thomas rejoint une biographie de la reine, celle de Stefan Zweig, où l'auteur autrichien, dont l'aversion pour la reine est à peine voilée dans la première partie de son texte, rend justice à l'aristocrate viennoise dans sa chute, sa descente aux enfers, son procès ignoble, son traitement honteux, son exécution indigne. En France, quelques femmes sont en train de réécrire l'Histoire de la Révolution.

HANS-JÜRGEN GREIF

Cette année, la thématique du Congrès de l'AQPF propose d'explorer les liens riches et multiples entre langue et culture. Vous serez sans aucun doute intéressés, à la lecture de cette thématique « élargie », par les nombreuses pistes de réflexion qu'elle suggère et les ateliers originaux qu'elle promet. Alléchés, vous viendrez nombreux participer au Congrès, qui se tiendra les 23, 24 et 25 octobre 2003 à Saint-Hyacinthe. Surveillez le programme, auquel le comité organisateur travaille présentement sans relâche et qui sera disponible à la fin de l'été.

De la langue et de la culture

Les nouveaux programmes d'études du Québec, toutes disciplines confondues, contiennent l'exigence de prendre en compte la dimension culturelle. Comment se pose cette problématique pour nous, professeurs et professeurs de français ? C'est cette question qui a inspiré le thème du congrès 2003 : langue et culture.

Mais qu'est-ce que la culture ? Est-ce une simple valeur ajoutée ou est-ce (un constituant de) l'être ? Si nous supposons, *a priori*, que la culture, c'est l'être, quel type de rapport y a-t-il entre langue et culture ? Pour éviter d'emprunter des voies stériles, nous plaçons la langue et la culture dans un rapport dialogique. En effet, le développement d'une langue, son apprentissage et son enseignement, de même que la découverte et la construction de sa culture identitaire, au cœur des cultures, sont constamment en interaction et s'enrichissent mutuellement. La classe de français, par sa nature même, est culturelle.

La langue et la culture, c'est généralement reconnu, ne sont pas statiques : ce sont des réalités dynamiques en constante construction et croissance. En ce sens, être cultivé, c'est « être en culture » : c'est être ancré dans sa culture ; c'est être en train de devenir, ici et maintenant, en relation avec ce que nous étions ; c'est être capable de se dire, de se définir ; c'est aller à la découverte d'autres cultures. Être en culture, c'est aussi être cultivé, c'est connaître des œuvres qui perdurent à travers les âges, qui sont les témoins de ce qui nous a faits, de ce que nous sommes et de ce que nous devenons comme êtres humains francophones québécois en relation avec d'autres cultures.

Par ailleurs, qu'est-ce que construire sa langue ? C'est en comprendre le fonctionnement ; c'est être capable de l'utiliser efficacement ; c'est prendre en compte sa dimension historique : la recevoir en héritage, comme trésor à garder, à perpétuer et à enrichir ; c'est se donner du pouvoir sur son propre discours par la production d'actes langagiers efficaces ; c'est se donner du pouvoir sur le discours des autres par une réception critique. C'est aussi connaître les représentants marquants de l'utilisation de notre langue, les maîtres de chez nous et d'ailleurs ; c'est saisir la langue d'aujourd'hui dans toutes ses forces et ses dimensions, être conscient des risques qu'elle court et des dangers qui la guettent (mondialisation de la culture, clivage, etc.).

Nous souhaitons que la thématique du congrès soit comprise dans le sens d'une *dynamique de continuité, de transmission, d'enrichissement et de création*. En ce sens, le professeur de français est une porte d'entrée privilégiée de la culture. À titre de « passeurs culturels », nous avons besoin d'être, nous-mêmes, en contact étroit avec ce qui constitue notre héritage culturel. D'où, lors de notre congrès, un axe possible de rencontres sur la découverte, la re-connaissance d'œuvres culturelles. À côté de ces rencontres, nous proposons des ateliers d'échange d'expériences et des ateliers de réflexion didactique.

Pour éclairer davantage l'orientation que nous souhaitons donner à la thématique, nous vous soumettons une série de sous-thèmes et de questions auxquels les ateliers et les conférences pourraient tenter de commencer à répondre. Ces questions sont regroupées, un peu arbitrairement, autour de trois grands axes : la langue, les œuvres culturelles, le dialogue des cultures. Les questions sont disponibles sur le site de la revue *Québec français* : www.revueqf.ulaval.ca